

INTRODUCTION

Voici comment est conçu un journal au quotidien. (Pour les plus jeunes, un journal, c'est une affaire rectangulaire en papier avec plein de textes, de photos et d'annonces imprimés dessus.)

Il y a d'abord les nouvelles dites importantes: c'est l'actualité politique, sociale, judiciaire, internationale, etc. Puis arrivent les pages d'opinions, où quelques éclairés nous expliquent ce qu'on devrait (ou ne devrait pas) penser de tel ou tel sujet, de tel ou tel autre personnage public ou événement. Suivent les sections arts et spectacles, culture, business, la nécrologie, les petites annonces où on vous vend des trésors (que ce soit un beau quatre et demi propre, un poêle ou un frigidaire usagé, un chat castré, un set de cuisine IKEA ou un massage par Brenda). Arrivent ensuite les mots croisés, le jeu des huit erreurs, une petite partie de sudoku. Et à la fin, quand il n'y a plus rien à dire ou à écrire, il y a la section des sports.

Permettez que je m'insurge.

Si vous n'avez jamais vu Connor McDavid patiner, vous ne savez rien de ce qu'est l'art; si vous n'avez jamais vu Greg Maddux lancer une balle de baseball, vous ne savez rien de ce qu'est la beauté. Si vous n'avez jamais examiné, de près et au ralenti, le revers à une main de Roger Federer, l'élan de golf de Fred Couples ou le coup de pied de Lionel Messi, vous ne savez pas ce qu'est la perfection. Si vous n'avez jamais vu descendre Erik Guay du sommet des Alpes jusqu'à leur pied, vous ne savez pas ce qu'est un spectacle. Si vous n'avez jamais lu la biographie de Rube Waddell, de Casey Stengel, de Lance Armstrong ou de Marcel Bonin, vous ne savez pas épeler le mot «culture».

Si le sport n'est pas un joyau de culture, mon nom est Suzanne.

Parce que le sport, c'est tout. C'est le chauvinisme, c'est l'exploitation des faibles et des masses par quelques riches bandits, c'est le culte du dieu fait homme, c'est le profit à tout prix...

C'est aussi l'abandon de soi au profit des autres, le sens de la famille, le simple amour d'un père ou d'une mère envers un enfant dénué de talent, mais qui a une volonté de fer.

Le sport, c'est la charité, l'amour de l'autre et de la vie.

Le sport, c'est la culture des doigts, des jambes, des genoux, des pieds et des mains. C'est comment amener tous ces bouts de corps au sommet de leurs capacités. C'est l'art du geste parfait, du mouvement impeccable; c'est le spectacle de l'équilibre et de la force. Et on relègue ça aux toutes dernières pages du journal ? !

Moi, le sport, je ne le relègue nulle part. Mieux: je le place au centre de tout. Imaginez, j'en fais même des livres entiers ! Il faut l'aimer pour faire ça. Eh oui... Il faut aussi avoir compris son importance. Sa magnificence. Et toute sa grandeur.

Ce que vous vous apprêtez à lire est, en apparence, un livre d'histoires sur le sport (hé! le titre le dit!). Mais... ne vous fiez jamais aux apparences, qui sont des mirages.

Ce livre est un ouvrage sur la vie, l'amour et la haine. C'est un recueil de textes sur l'espoir et la déception, le rêve et le cauchemar, le drame et la folie furieuse.

En tournant ses pages, vous ferez la rencontre de solides penseurs, d'intellectuels, de créateurs: Patrick Lagacé, Jean-Pierre Coallier, Réal Béland, Jean-François Baril... Vous croiserez de vrais amateurs de sport – Chantal Machabée, René Brisebois, le fils de Rocky. Benoit Chartier, François Roy, François Couture. Vous lirez aussi des athlètes, comme Enrico Ciccone, Annie Pelletier et Marc Griffin, dont vous ne soupçonnez pas la profondeur et la sensibilité.

Ce livre parle de vous et a été écrit par vous. Vous, les coureuses, les patineurs, les sauteurs, les frappeurs, les bloqueurs, les danseuses et les plongeuses.

Vous êtes toutes et tous des artistes, vous êtes les éléments vitaux de notre monde, vous êtes les mailles essentielles pour qu'on puisse tous aboutir au tricot que nous sommes.

CHAPITRE 1

Les miens

MA FAMILLE

En matière de sport, rien n'est moins sûr que l'hérédité.

À l'époque où les bâtons de hockey étaient en bois, tous les étés, j'en usais une bonne douzaine. Les palettes finissaient par disparaître, avalées, avec le temps, par l'asphalte ou le ciment, à force d'y jouer 16 heures par jour, à force de shooter tout ce qui se shoote : balles, rondelles, roches, cocottes de sapin, même un occasionnel crapaud. N'importe quoi.

Je passais l'année avec un bâton de hockey dans les mains. Si ce n'était pas un bâton de hockey, c'était un gant de baseball.

Mes descendants directs, communément appelés mes fils, n'ont pas joué vingt minutes au hockey dans leurs trois vies réunies. À part mes deux plus jeunes qui ont quand même joué à la balle, l'hérédité a frappé pour .065.

Félix a donc fait beaucoup de sport, mais en solitaire, dans la piscine, sur un vélo, chaussé de patins à roues alignées ou sur un tatami à faire des pirouettes. Bretz a déjà abandonné l'été québécois pour rejoindre l'hiver à Bariloche, Argentine, à 1 650 kilomètres au sud de Buenos Aires, où le steak ça d'épais coûte trois piastres. Il est allé y faire de la planche à neige, courser contre les avalanches, sauter 50 pieds dans les airs et risquer de se casser le dos avec son fond de culotte entre les genoux.

Simon, mon plus jeune, a commencé le kyokushin, un style de karaté axé sur le combat, à côté duquel la boxe fait figure d'un petit thé entre aïeules arthritiques. Il court 10 kilomètres au moins et roule 120 kilomètres, full vitesse, chaque jour.

L'hérédité a pris le champ.

Si vous êtes un mordu du hockey et que vous pensez que vos gènes pousseront votre fiston à devenir un petit Ovechkin, comme dirait l'autre: ne gagez pas là-dessus. Il deviendra peut-être dresseur de lamas.

FÉLIX

Nous sommes à l'été 1963. J'ai 9 ans. Je suis dans la cour chez mes parents, à Saint-Martin. Mon parrain est là aussi. Mon parrain, c'est mon grand-papa, Émile Tétreault, celui qui « a montré à Roland Gladu comment frapper une courbe ». Il tente de me lancer une balle de baseball et en est incapable. Son bras ne suit pas ses intentions.

C'est la dernière image que j'ai de lui. Il décédait quelques semaines plus tard.

Mon grand-père Émile ne l'a pas eue facile dans le temps de la crise économique de 1929, une crise qui s'est étirée sur plus de dix ans. Il a eu dix enfants, une fille d'abord, puis neuf garçons. Pour cet homme parfaitement apolitique, le sport était plus important que la religion et apportait, avec sa pratique, des leçons plus fondamentales que n'importe quelle messe.

Ses fils ont tous fait du sport. Mon père, le quatrième de sa progéniture, a aussi investi dans le sport avec moi. Il a joué avec moi dans les parcs, la rue, la cour, les champs, partout. Je suis allé au Forum, au baseball junior, même chez les Expos quand ils sont arrivés en ville, en 1969. Il a construit un parc de balle et une patinoire dans le champ, derrière chez moi. J'ai voulu transmettre cette passion du sport avec chacun de mes trois fils. Je l'aurais fait avec ma seule fille, Marie, si la vie ne l'avait pas rappelée « en haut » à l'âge de 2 ans et demi.

Son jumeau, mon Félix, a beaucoup de talent pour le sport. Il bouge bien, il comprend naturellement le concept du transfert de poids, il a du plaisir à courir, nage comme un dauphin, patine dans la rue avec des patins à roues alignées qui sont deux fois trop grands pour lui mais qu'il trouve beaux, il fait des figures, par-devant et par-derrrière. Les patins à lames n'ont pas de secret pour lui, pas plus que le ski. Il a appris le vélo en trois minutes. En matière de sport d'équipe, il a un seul problème: il n'a aucun esprit de compétition. Zéro plus une barre. Dénué totalement du désir d'être dans la meilleure équipe ou de battre les adversaires. Il veut juste avoir du fun. Tout seul. Pour ce petit garçon, avoir du fun ne rime pas avec « gagner ». Il s'en contrefout complètement.

Question de tenter de lui inculquer « l'importance » de la victoire, mon épouse France et moi l'avons inscrit au soccer. Une joke monumen-

tale. Félix fuyait le ballon et préférait courir dans le sens contraire en regardant ses beaux souliers neufs.

Puis ça a été les cours de judo. Dans les cours, après les exercices de base, les jeunes enfants étaient placés par paires. Félix s'arrangeait toujours pour être avec la même fille, une ravissante petite Sud-Américaine aux cheveux plus noirs que noirs, qui ressemblait à une descendante directe des Incas. Il ne lui opposait aucune résistance et elle le balançait à gauche et à droite comme un pantin. Félix, loin d'en être frustré, riait comme un hyène et avait juste hâte de revenir se faire barouetter la semaine suivante.

C'était peine perdue, ce garçon ne ferait jamais de sport de compétition en équipe. Mais dans les exercices individuels, il n'y a pas de doute : il ne se contente jamais de la deuxième place. Donnez une caméra à 100 compétiteurs, mais ne pariez jamais contre lui. Il sera le meilleur. Attachez vos tuques.

Il n'a jamais perdu l'amour de l'exercice physique. Pendant quelques années, alors qu'il demeurait juste en face de l'Université de Montréal et qu'il était inscrit à l'UQAM, il pédalait soir et matin de chez lui à l'université pour aller à ses cours, grim pant des pentes hallucinantes. Il a fait de la capoeira, un sport de combat d'origine brésilienne qui mélange la danse et les arts martiaux. Et quotidiennement, il transporte sur ses épaules des caméras pesantes avec lesquelles il crée des images dignes des plus grands. Il n'en a pas l'apparence, mais mon Félix est un solide sportif.

Go, Félix. Go !!

BRETZ

Mon second fils s'appelle Francis, mais, pour une raison qui demeure à ce jour inconnue, je l'ai surnommé Bretz. Bretz n'a pas encore 3 ans quand je reviens du magasin avec un « tee » de baseball, un gros bâton de plastique rouge et quelques balles, de plastique aussi. Je lui montre grossièrement ce qu'il faut faire et lui remets le gros bâton rouge. Bang ! Il frappe la balle par-dessus la maison. Il est haut comme trois pommes et demie.

Une conclusion s'impose : il sera joueur dans les Ligues majeures.

Ce n'est pas arrivé. Bon. Il a joué au baseball avec beaucoup de succès, pendant 12 ans. Comme lanceur gaucher (les lanceurs gauchers sont toujours un petit peu fêlés) et comme frappeur de puissance, jusqu'au niveau junior deux lettres. Il n'a pas lancé avec les

Dodgers, comme je l'avais pressenti, mais le sport a toujours fait partie de lui, de sa vie, de son bonheur, ce qui est mille fois plus important.

Son acte de naissance est formel : aujourd'hui il a 30 ans. Mais les actes de naissance sont tellement trompeurs. Fiez-vous sur moi : mon fils Bretz a 17 ans. Ça fait 13 ans qu'il a 17 ans... Il a opté pour la planche.

Bretz et la planche

Quand je dis qu'il a choisi la planche, je parle de toutes les sortes de planches, sauf celles qu'on cloue, qu'on peinture ou qu'on teint. La planche à neige, à roulettes, la longboard, la wakeboard, et d'autres. Tout en pratiquant ses sports de planche, il est devenu électricien. Un jour, avant de se lancer dans la vie, il a planifié d'aller monter sur une nouvelle planche : la planche de surf. La surfboard. Le surf, le bon vieux surf, pareil comme les Beach Boys d'il y a un siècle et demi.

Après avoir bien travaillé et mis ses sous de côté, il est parti, avec sa blonde Pascale (une princesse Mapuche), pour l'Amérique centrale où les vagues sont belles, juteuses et invitantes, où la vie n'est pas chère, où les jeunes de 17 ans (même quand ils en ont 30) viennent de partout et écoutent du reggae, font du surf, se font des amis, aiment la vie. Une fois par mois, Francis trouve le temps de m'appeler.

— Hey, man. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je trippe, p'pa. C'est fantastique, le surf. Je capote, man.

Depuis qu'il est arrivé au pays des vagues, il y a trois mois et demi, il a passé ses jours à se promener en autobus à travers le Nicaragua, le Panama et le Costa Rica, à la recherche d'une place cheap pour dormir entre deux rides en surf. Une fois, une fois, une seule fois, en trois mois et demi, il a réussi à rester sur sa planche en ridant une vague, plus de sept secondes.

— Bretz ? Trois mois et demi passés à attendre la vague. Et une fois, juste une fois, tu as fait plus de sept secondes ? Trois mois et demi pour ça ? Trois mois et demi pour sept secondes ?

— Mais, p'pa, c'étaient les sept secondes les plus fucking capotées de toute ma vie !

Pourvu que ça en reste là. Pourvu que ça n'aboutisse pas sur le dos de The Jaws.

The Jaws, pour les amateurs de surf, c'est l'Augusta National pour les joueurs de golf, c'est Whistler, c'est le circuit de Monaco ou le Yankee Stadium.

The Jaws, c'est le nom d'une vague. Une vague qui prend naissance dans les Aléoutiennes et qui aboutit, trois jours plus tard, sur le flanc nord de l'île de Maui, à Hawaï. Cette vague monstrueuse est issue d'un rare mélange de vent, d'eau et de furie. En s'abattant contre un récif, elle crée un momentum qui se transforme en une série de vagues dont la puissance peut réduire en miettes le plus imposant des paquebots.

Quatre-vingt-dix pieds de haut. C'est la vague la plus dangereuse en mer, et, selon les meilleurs surfeurs au monde, dont Laird Hamilton, elle est devenue un challenge trop populaire. Trop de surfeurs se croient capables de la vaincre.

The Jaws est à la veille de faire plusieurs victimes. Se promener sur The Jaws équivaut à faire de la planche à neige sur une avalanche. Les amateurs et les mordus de sport extrême, prenez une minute et demie, allez voir un surfeur défier The Jaws.

Bretz témoigne...

J'aime le surf. Il me permet de voyager tout en pratiquant le sport que j'adore. Depuis deux ans, un de mes meilleurs chums, Arnaud, et sa blonde Sab ont décidé de faire le *ultimate surf trip*. Arnaud a modifié un Econoline 2500, l'a transformé en camper et l'a conduit jusqu'à la Terre de Feu, en prenant soin d'arrêter surfer à chaque village qu'ils croisent, s'il y a un bon break. Un «break», en langage surf, c'est un endroit où la vague casse bien.

Moi, pris au travail, je fais mon 9-5 en sachant que mon ami se paye la traite de sa vie. Je dois aller le rejoindre, pas dans six mois, plus vite que ça, je dois au moins vivre un moment de cette aventure avec lui.

Moi et mon beauf Gab l'avons donc rejoint en Équateur pour trois semaines de surf, en face du saint lieu, à dormir dans notre tente au son des vagues. C'est beau, mais le surf est un sport capricieux. Pour des bonnes conditions, ça prend des bons vents bien orientés, une pulsion de la mer (qu'on appelle le *swell*) dans la bonne direction, la bonne forme des bancs de sable au fond, etc. Pendant notre voyage, les conditions étaient ordinaires. Alors nous avons plus profité de la bière et du soccer de plage que des vagues. Ça m'a laissé sur mon appétit... Bien bronzé, retour au boulot, dodo.

Trois mois plus tard, j'apprends que le frère jumeau d'Arnaud, Vic, avec un autre ami d'enfance, Guillaume, ira le rejoindre au Pérou. Ma Pascale et moi, on se joint au trip. Ce sera bien drôle de lui faire une surprise. Rencontre prévue à Cerro Azul, petit village à trois heures de Lima, sur la plage.

Quand nous débarquons de la van, Arnaud, caché derrière sa spectaculaire barbe de huit mois, entouré d'une dizaine de planches cassées, s'affaire à les réparer pour les jeunes de la place. Quand il voit que son jumeau n'est pas seul, que je suis là, encore, trois mois plus tard, il saute de joie.

Cette fois, nous avons bien choisi le spot, un *point break* qui déferle à gauche à l'infini. On surfe la vague pendant tellement longtemps qu'on doit marcher un long bout par la plage pour revenir à l'endroit où la vague commence.

Un clan de dauphins vient rôder autour de nous tous les jours.

Il y a aussi la session de surf de nuit, sous l'éclairage de la pleine lune et le quai de pêcheurs qui illumine la vague.

Comme la tradition des après-ski, brûlés par notre journée et le soleil, le remède est toujours le même : une bonne bière locale et des discussions au sujet des vagues qu'on a prises, ce qu'on aurait dû faire, ce qu'on aimerait accomplir à la prochaine session. Le tout accompagné de poulet sur charbon.

La buena vida.

SAYOW

Quand mon fils cadet, Simon (surnommé Sayow), est venu au monde le 9 novembre 1988, on ne lui donnait pas beaucoup de chances de survie. Il est né trois mois avant la date prévue. Les pronostics étaient tout sauf encourageants. Le docteur Chicoine ne nous a pas épargnés, sa mère et moi. Il nous a dressé une liste de quatorze possibilités, du retard intellectuel jusqu'à la cécité, en passant par des problèmes de croissance physique, de déficience du système immunitaire et encore et encore.

Nous sommes 28 ans plus tard. Simon est ingénieur, et il est plus en forme que tous ceux et celles que je connais. Déterminé, intelligent comme une armée de singes, gentil. Je lui ai demandé, pour ce livre, d'écrire un texte sportif. Il a dit oui.

Initiateurs

Un petit garçon de 5 ans qui voit son grand frère de 8 ans jouer au soccer ne pourra résister au ballon. L'enfant qui voit, sur de vieilles photos, son père et son grand-père se lançant une balle de baseball au parc Laurier dans les années 1970 suivra leurs traces, sans même se poser de questions. Alex, champion fondeur, n'aurait sans doute pas une carrière

sportive aussi brillante s'il n'avait pas été initié au ski de fond par son père, Pierre Harvey, alors qu'il était tout jeune.

Bref, il y a toujours quelqu'un qui nous initie au sport.

Tous ces initiateurs sont des modèles, sans le savoir, simplement parce qu'ils sont passionnés. Leur sport est toujours présent dans leur esprit. C'est la motivation ultime, leur dernière pensée avant de s'endormir et la première en s'éveillant. Au fil des années, les amis partent et reviennent, les amours arrivent et parfois quittent, le travail change et évolue, mais le sport, lui, demeure, toujours aussi vivant dans le corps et l'esprit de ceux et celles qui le pratiquent.

J'ai joué au baseball, fait de la course à pied et appris les rudiments du karaté. Mon père, mon professeur de français de secondaire V et un de mes anciens patrons ont été mes initiateurs.

Cette fois, j'en suis au vélo. À la suite d'une blessure subie au karaté et amplifiée par la course à pied, je devais trouver une nouvelle façon de faire du sport, mais aussi de me dépasser. Ceux qui me connaissent le savent : pour moi, rester immobile n'est jamais une option. Depuis plusieurs années, mon meilleur ami, Jean-François, adepte du vélo de route et cycliste talentueux, tentait de m'attirer vers ce sport.

Dans mon esprit, le vélo était synonyme de sport monotone et dangereux. On pédale, on pédale, mais où va-t-on et dans quel but ?

En manque de sport, j'ai cédé à ses arguments et l'ai suivi lors d'une randonnée quasi-estivale, le 11 décembre 2015 (il faisait 14 °C). Ce n'était pas si désagréable. J'ai ensuite décidé de m'inscrire à des entraînements de cardio-vélo pour la session d'hiver 2016 dans le but d'aller au fond des choses : soit je détesterais, soit j'adorerais. Un cours, deux cours, trois cours... et merde, j'étais accro.

Quelques mois plus tard, je suis toujours sur mon vélo à grimper Camilien-Houde, à faire la pointe est de l'île de Laval ou à enchaîner quelques vallons dans les Laurentides. S'il fait beau, ne me cherchez pas, je suis sur mon vélo. C'est un loisir, un moyen de transport, une source de bonheur inépuisable, un jeu, un moyen de me dépasser, un médicament. Lorsque j'enfourche mon vélo, plus rien n'existe que le moment présent. Je me surprends même à suivre les prévisions météo au mois de décembre, dans l'espoir qu'on m'annonce qu'il fera quelques degrés au-dessus de zéro.

Je n'ai pas *découvert* ce sport. On m'y a initié. Mon ami Jean-François m'a introduit au cyclisme. Stéphane Lebeau, de son côté, m'a donné la piqure du dépassement.

Sportif de nature, Stéphane pratique durant son adolescence à peu près tous les sports classiques des années 1970 : hockey, baseball, tennis, etc. Plutôt doué, il est bien aimé de ses professeurs d'éducation physique. Qu'il s'agisse d'épreuves d'athlétisme, d'une partie de hockey ou d'un set de tennis, il est toujours dans le peloton de tête. Pourtant, à ce moment, le vélo n'est pour lui qu'un loisir et il n'y accorde pas plus d'intérêt qu'aux autres sports. Le talent y est, mais il ne le sait pas encore.

Au début de la vingtaine, au cours de sa dernière année d'université, il lui vient l'idée de faire un trip de cyclotourisme. Traverser le Canada à vélo, tiens, pourquoi pas ? Il entreprend cette aventure sans grands objectifs sportifs. Il est loin de se douter que ce voyage à travers le Canada n'est que le début d'un bien plus long voyage vers les sommets du monde cycliste.

À son retour au Québec, il décide de se mettre à l'entraînement de façon plus sérieuse, mettant en pratique des techniques de conditionnement physique de pointe, et même avant-gardistes pour l'époque, dont les principes ont été acquis au cours de sa formation en éducation physique et en physiologie de l'exercice. Comparativement aux autres cyclistes, il consacre moins de temps à l'entraînement, mais chaque minute investie est intense et réfléchie. Ce sont les débuts de l'entraînement par intervalles à haute intensité, une méthode encore peu utilisée dans les années 1980. Pour Stéphane, l'entraînement est une science appliquée ; sa méthode allie analyse et expérimentation. Mais surtout, sa technique fonctionne. En très peu de temps, il se distingue et s'approche dangereusement des podiums.

Satisfait de ses performances, il tente à quelques reprises d'entrer dans l'équipe nationale. Chaque fois, on lui dit qu'il est trop vieux. Il n'a que 24 ans pourtant... mais pour l'équipe, c'est trop vieux. Déçu mais non découragé, il tente d'intégrer l'équipe à nouveau, mais cette fois à titre d'entraîneur. La réponse qu'on lui donne ? Trop jeune.

Après ce double refus, le cyclisme de compétition fait tranquillement place au simple loisir. Il fait une croix sur la compétition et se concentre désormais sur le coaching. En effet, il demeure impliqué dans le milieu durant plusieurs années, formant en 1988 le Club Cycliste de Montréal qui allait devenir l'année suivante l'équipe Évian-Miko, la première équipe pro-cycliste au Canada. Source de fierté, elle s'est distinguée lors de plusieurs événements cyclistes à l'échelle mondiale. En pilotant cette équipe, il vit son sport à travers de jeunes athlètes talentueux, dont il aurait pu être quelques années plus tôt. Ce n'est que partie remise.

Cela fait presque 20 ans que Stéphane ne pratique plus le vélo de façon compétitive. Bon an mal an, il complète ses 500 ou 1 000 kilomètres, mais cela demeure très peu pour l'adepte qu'il est.

Lors d'une sortie en patins à roues alignées, il exécute un faux mouvement et se blesse gravement à la jambe. Le pronostic n'est pas très encourageant : nerf sciatique coincé et diminution rapide du volume musculaire. Sa jambe ne parle plus au reste de son corps. Les médecins et physiothérapeutes sont unanimes : le vélo, c'est terminé.

Pourtant...

Malgré tous les conseils reçus des spécialistes, Stéphane remonte à vélo. Cette fois, ce n'est pas pour une simple balade.

Le retour au sport s'avère très difficile. Après près de deux années d'entraînement, il se remet à la compétition dans la catégorie Maîtres, mais d'une course à l'autre, il constate qu'il devra mettre les bouchées doubles pour être de calibre compétitif. En 2002, 2003, 2004, il fonce et s'entraîne, intelligemment comme toujours. La performance est au rendez-vous et sa condition s'améliore constamment. En 2006, il remporte le championnat canadien sur route. Peu après, en 2007, il devient champion du monde sur piste, remportant quelques titres dans plusieurs disciplines dont la course aux points. La récolte s'est poursuivie en 2009, 2010 et 2011. En quelques années, il a franchi un parcours parsemé de dures défaites, de victoires convaincantes, de moments de doute ou de confiance, mais surtout, d'incalculables kilomètres.

Encore à ce jour, Stéphane participe à plusieurs compétitions chaque saison. Lorsqu'il n'est pas présent sur le podium, il ne s'en tient jamais bien loin, et ce, malgré une chute dramatique survenue en 2014 aux championnats du monde de Manchester. Fracture du bassin, de la clavicule et du coude. Preuve de résilience et de détermination, ce n'est pas suffisant pour l'arrêter. Aussitôt libéré de son fauteuil roulant, il reprend l'entraînement. Deux ans plus tard, la forme est revenue et la passion est toujours présente. Encore une fois, le vélo pour Stéphane, ce n'est pas terminé.

Certes, les nombreux honneurs récoltés ont de quoi impressionner. Cependant, la réelle source d'inspiration dans son parcours, c'est la détermination et l'entêtement dont Stéphane a fait preuve devant chacun des obstacles. C'est la démonstration que l'action est la clé de tous les succès, que tout est possible quand le travail suit la volonté. C'est faire des efforts, faire des erreurs, tomber, apprendre, se relever, continuer, foncer et gagner.

Stéphane Lebeau est l'un de ces milliers d'initiateurs qui, par sa passion et son désir de la partager, ont semé l'amour du vélo dans le cœur et

dans les jambes de centaines de cyclistes, dont je suis. Le sport est souvent perçu comme une corvée, une obligation ou un mal nécessaire. Cependant, chaque fois que ces initiateurs transmettent leur amour du sport à un nouvel initié, ils arrivent à communiquer ce qu'il est : une passion.

Bientôt, lorsque je me retrouverai au milieu d'une course, les jambes endolories et les pulsations cardiaques dans le tapis, je me rappellerai une leçon bien apprise de Stéphane : avec de la passion et de l'entraînement, tout est possible.

MA FILLE PASCALITA

À l'automne 2006, mon fils Bretz m'a offert le plus cadeau de ma vie : une fille, une princesse mapuche. Une jeune fille de 18 ans à l'époque, qui défie tous les standards de beauté. Je ne l'ai jamais vue porter la moindre trace de maquillage ; elle est une beauté à l'état pur. Et si ce n'était que ça... Elle est brillante et sportive. C'est une athlète accomplie. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour, une autre fille pourrait jouer le rôle de ma fille Marie. Elle y parvient sans forcer depuis le tout début. Le défi le plus facile de l'histoire de l'humanité, c'est de l'aimer.

Un jour, Pascalita (Pascale Dagenais-Palacios) m'a raconté ce souvenir sportif...

Panique à l'horizon

Quelques mois après mon baccalauréat, mon chum et moi avons un besoin urgent de vacances, de soleil, de sable, d'eau salée et de noix de coco. J'ai donc réservé une cabane dans la jungle au Costa Rica, à trois minutes à pied de la plage.

C'est parfait. Notre petite maison est entourée de manguiers, il fait beau, l'eau de la mer turquoise est chaude, et on surfe à l'une des plus belles plages.

Quelques jours après notre arrivée dans ce paradis, nous partons à la conquête d'une plage déserte réputée pour la vague ; c'est un *point break* dont la vague brise toujours au même endroit et déferle vers la gauche (mes vagues préférées). Nous louons un quatre-roues et traversons la jungle une trentaine de minutes avant d'arriver au fameux spot. On nous a recommandé de surfer à cet endroit lorsque la marée est haute, car il y a beaucoup de rochers. Donc, plus la marée descend, plus le danger nous guette.

Nous avons pris du retard et nous sommes arrivés à la fin de la marée haute, ou plutôt au début de la marée descendante. Il nous reste, tout au plus, une heure avant que la marée ne soit trop basse. Alors on se lance ! Francis attaque de front les vagues, je décide de les contourner et j'arrive sans trop d'effort au large. Pendant ce temps, Francis se fait percuter par une vague et frappe une roche au fond. Voyant que ce n'est pas prudent, il retourne sur la plage et tente de m'appeler pour me dire de sortir. Je ne l'entends pas, je suis si loin que je ne vois pas la plage. Je suis heureuse d'être dans la mer, le paysage est splendide et je savoure l'instant présent. De grosses vagues arrivent, j'ai peur de ne pas être capable de plonger avec mon surf et comme il n'y a personne derrière moi, je lance ma planche vers l'arrière et je plonge sous la vague. Je sens une pression sur ma cheville. Puis, plus rien. Mon *leash* s'est brisé et je regarde mon surf partir.

La panique s'empare de moi. Je suis seule dans l'océan, au large. Si je nage vers la plage, je risque de fraterniser avec les roches. Les grosses vagues continuent d'arriver, je plonge sous chacune d'entre elles en essayant de trouver une solution. Je me souviens alors de ce que mon père m'a déjà dit : les gens qui se noient sont ceux qui paniquent. C'est vrai que l'énervement m'a fait avaler quelques gorgées d'eau salée. Alors tranquillement, je calme ma respiration. Je regarde autour de moi. J'entends les encouragements de mon amie sauveteuse océanique, je vois son visage calme. Je me souviens d'avoir vu un homme dans l'eau, plus loin. Alors, entre chaque vague, je hurle : « *HELP!!* » en bougeant les bras frénétiquement.

Quatre ou cinq vagues plus tard, je vois ses yeux. Il nage vers moi et je m'accroche à sa planche. Il m'accompagne vers la plage, jusqu'à ce que j'aie la sublime sensation du sable sous mes orteils.

Mon chum voit la scène et court d'un bord à l'autre de la plage, angoissé. Un Costaricain le saisit fermement par les épaules et lui dit :

— Calme-toi ! Si elle te voit paniquer, elle ne voudra plus jamais remettre un pied dans l'eau.

Je m'effondre sur le dos et je pleure toutes les larmes de mon corps. Francis me reconforte et me fait réaliser qu'il ne faut pas se laisser envahir par la peur.

J'ai retenu de cette expérience qu'il faut retourner à l'eau, forte, confiante, jamais seule et sans jamais lâcher sa bouée – je me suis donc donné pour mission de perfectionner mes *duck dives* (plongeon sous une vague avec le surf).

L'année suivante, j'ai surfé les plus belles vagues de ma vie, entourée de mes meilleurs amis et de quelques dauphins, pendant un magnifique coucher de soleil au Pérou.

Il ne faut pas laisser la peur brimer nos passions.

PAUL-ANDRÉ

Paul-André Dagenais est le père de Pascalita. Je l'ai rencontré dans les estrades, le long de la ligne du troisième but au parc Ducharme de Sainte-Thérèse, où mes deux fils, Francis et Simon, surnommés alors Teets et Mini-Teets, jouaient pour les Artilleurs junior BB.

Il n'est pas pour autant un amateur de baseball. Il donne dans le sport, c'est sûr, mais dans les sports-défis, les sports santé. Il en a dévalé, des pentes, et il en a marché, des kilomètres, dans toutes sortes d'endroits hétéroclites et difficiles. Ce que j'aime le plus de Paul-André, c'est son éternelle joie de vivre, et aussi... ses fabuleux gènes.

Sac Ado

Nous avons l'habitude de faire une excursion à la fin du printemps, à la fin des classes de neige. Nous étions de jeunes hommes et jeunes filles amoureux de la nature, tous animateurs à la base de plein air La Caboose, à Saint-Donat. Cette année-là, pour nous challenger un peu plus, nous avons décidé d'aller parcourir, en ski hors piste, le massif des Chic-Chocs en Gaspésie. À la fin des années 1970, le parc national n'était pas encore créé. Donc, aucun service sur place. Nous avons déjà fait du camping d'hiver autour de l'auberge, mais pour une semaine en autonomie complète.

À la première rencontre de coordination, je me suis aperçu que je devais investir en équipement de toutes sortes. Sac à dos Low Alpine, la référence à l'époque. Un sac de couchage «40 degrés», question de survie, ainsi qu'une tente dernier cri pour supporter les rigueurs de l'hiver. Bref, c'était un investissement important pour un jeune de 20 ans. Par contre, je savais pertinemment que tout ce matériel serait utile pendant plusieurs années à venir. La liste d'équipement était très longue, et le sac à dos, bien rempli.

Nous avons 12 kilomètres à faire avant d'installer le camp de base. Avec 40 kilos sur le dos, ce furent les 12 kilomètres les plus pénibles que j'ai parcourus. Il se faisait tard, et à l'arrivée, l'équipe avait peu d'énergie pour monter les tentes et préparer le souper.

Le seul qui, parmi nous, était plein d'entrain, c'était Serge, le Donatien, que l'on surnommait affectueusement Pétrus. Il n'avait ni tente, ni gros sac de couchage, ni équipement dernier cri. Un petit sac à dos avec une simple pelle et une bougie. Après avoir creusé un trou dans la neige qui lui servirait d'abri, il nous joua des airs connus avec son yukulélé à trois cordes. Méorable ! Depuis ce jour, on l'appelle « Monsieur Pétruski ».

Trois ans plus tard, lors d'un voyage dans le massif du Huascarán, situé dans la Cordillera Blanca au Pérou, j'étais fier d'utiliser mon équipement chèrement acquis. Ne restait qu'à acheter des bottes de marche, et tout y était. Encore une fois, puisqu'on était sur un trek d'une semaine en autonomie complète, le sac à dos frisait les 40 kilos. Nous n'étions plus des randonneurs, mais des mules. Nous traversions des cols à plus de 12 000 pieds d'altitude. L'effort était surhumain.

Le deuxième jour, dans une ascension particulièrement difficile, je me suis fait doubler par un autochtone qui n'avait qu'un sac léger en bandoulière et des sandales aux pieds, fabriquées à partir de pneus de camion.

À la sortie, je me suis rendu à la seule boutique de trekking à Huaraz, au pied du Huascarán, et j'ai vendu tout mon équipement, incluant mes nouvelles bottes alpines. Alors, si vous avez loué un sac Low Alpine à Huaraz au début des années 1980, c'était peut-être le mien.

MON FRÈRE

Dans ma maison de la paroisse Saint-Martin, île Jésus, il y a trois chambres. C'est un bungalow qui est encore debout, encore habité, comme il y en a quelques millions dans cette cité qu'on appelait « la Ville de l'Avenir ». La chambre de mes parents est dans le fond du corridor, à droite. L'autre grande chambre est dans le fond à gauche. C'est la chambre de mes trois sœurs ; ma chambre est juste avant celle de mes parents et je suis seul dedans.

Seul avec mes petites autos Matchbox, mes trois chevaux en plastique avec leurs cavaliers : Tonto, le Lone Ranger et un policier de la GRC, mes cartes de baseball et mes livres de Tintin.

Je suis le deuxième de la famille et j'ai toujours voulu un frère. J'ai hérité de trois sœurs. L'aînée, plus vieille de deux ans, et les deux autres, plus jeunes. Pas de frère, à mon grand désespoir.

Un jour, ma grande cousine Francine, qui demeure à deux maisons de chez moi, est allée suivre un stage de quelques semaines à l'orphelinat Saint-François-d'Assise.

Elle suit des cours d'art ménager, et il lui faut apprendre à s'occuper de petits enfants. Elle est revenue emballée de son expérience et en a rapporté une photo souvenir. Sur la photo, il y a une vingtaine de jeunes femmes de 18 à 20 ans avec chacune deux petits enfants dans les bras, entre 12 et 20 mois. Fière, elle est venue montrer sa photo à sa tante, ma mère. Sur la photo : 40 petits enfants. Le cinquième de la deuxième rangée en partant de la droite frappe l'imagination de maman.

— Francine, dit-elle, laisse-moi ta photo. J'irai te la porter ce soir, je veux la montrer à Jean-Guy.

Jean-Guy, c'est mon père.

Quand mon père est revenu du travail, tout de suite ma mère lui montre la photo et lui demande :

— Si tu as à en choisir un sur les quarante, lequel tu prends ?

Mon père regarde la photo et pointe le cinquième de la deuxième rangée en partant de la droite. Le lendemain matin, mes parents entrent en contact avec les gens de l'orphelinat.

Quelques semaines plus tard, nous sommes tous les six : papa, maman, mes trois sœurs et moi, pour aller visiter Saint-François-d'Assise et rencontrer le petit blond de 12 mois, en personne. Il est plus blanc que blond, en fait. Et il a les yeux bleus. C'est le plus bel enfant du monde.

Je ne le savais pas – je n'avais que 9 ans –, mais dans la tête de mes parents, la décision était prise : ce petit garçon serait le cinquième enfant de la famille.

Le matin du dimanche 21 mars 1964, papa, maman et ma grande sœur sont allés le chercher, officiellement. Ils sont revenus à la maison vers l'heure du midi. Avec eux, mon frère.

J'avais enfin un frère. Le plus beau petit frère du monde. Il s'appelle Alain, il a 14 mois.

Le plus beau moment de ma vie d'enfant est arrivé le lendemain matin. Je me suis levé tôt, ce matin-là. Et je n'étais plus seul dans ma chambre. En plus de mes petites autos, de mes trois chevaux de plastique, de mes cartes de baseball et de mes Tintin, il y avait cette bassinette avec, dedans, mon frère.

Mon frère à moi.

Je l'ai regardé dormir pendant vingt minutes, envahi par un sentiment trop fort de bonheur.

Ce moment est imprimé dans ma mémoire et marque le début de l'amour inconditionnel que j'ai pour les enfants.

Jeune, j'aimais jouer au hockey comme un fou. Mon père n'arrête pas de me rappeler qu'une saison, entre autres, j'avais brisé quatre douzaines de bâtons. Quand mon petit frère est arrivé, de neuf ans mon cadet, je n'avais qu'une envie : lui faire partager ma passion et lui montrer les joies d'un top corner, d'un gardien qui mord à ton hameçon, d'un défenseur sur le cul. Rien de plus réjouissant. J'étais un passionné total, j'en n'avais jamais assez.

Mon frère, lui, aimait le hockey juste un peu moins que j'aime tisser des dentelles. Mon père a très bien vécu ça. Mais moi, le grand frère, un peu moins. C'est ma faute, et ma seule faute, si une année il s'est retrouvé dans l'équipe atome des Loisirs Saint-Martin. Il gelait comme une crotte dehors. Il patinait moins vite qu'un gardien de but à reculons. Il était intéressé au jeu autant qu'Andrew Shaw à la théorie de la relativité.

Mais comme son grand frère, le subtil moi, insistait, il se sentait forcé de marcher jusqu'à la patinoire extérieure, un kilomètre sur ses protège-lames. À moins 19 degrés, il passait la partie à sautiller sur place dans la cabane, en attendant que les autres soient morts de fatigue.

Comme, à 17 ans, j'avais la sensibilité d'une truite grise de 8 livres, je ne me rendais pas compte du désarroi de mon petit frère.

Un soir, alors que j'étais sur le bord de la bande à hurler mes subtils conseils, il y a eu une mêlée devant le but adverse, mon petit frère au milieu. Une dizaine de petits gars de 7-8 ans qui bûchaient en même temps sur une rondelle qui saute comme une bine mexicaine et tout d'un coup, boum !, la rondelle était dans le but. L'arbitre a identifié le compteur : mon frère.

Il a crié comme un fou et couru sur les bottines de ses patins jusqu'au bord de la bande, où je hurlais encore plus fort.

En revenant à la maison sur ses protège-lames, il m'a annoncé sa retraite.

J'ai compté 500 buts dans ma jeunesse, je ne me souviens d'aucun. Mais le but de mon petit frère reste là, dans ma mémoire. Et dans la sienne.

Merci, mon frère. Merci, Alain.

PAPA

Derrière chez nous, quand j'étais un ti-cul, mon père a beaucoup travaillé. La banlieue telle qu'on la connaît venait d'être inventée. Laval ne s'appelait pas Laval ; nous restions à Saint-Martin. Île Jésus.

Mon père a d'abord transformé un champ en terrain de balle, où je jouais avec mon cousin et mes amis. L'hiver suivant, le terrain de balle est devenu une patinoire avec des bandes. Une patinoire qui, à mes yeux d'enfant, était aussi grande que celle du Forum.

Puis, comme tous les champs de l'île Jésus, le nôtre est devenu une rue avec des maisons. Alors mon père a refait la patinoire dans la cour, et le terrain de balle n'existait plus. Mais il a planté trois grosses cannes de tomates vides avec des trous dans le fond, pour faire trois trous de golf. Il avait aussi scié un vieux fer neuf, un vieux fer quatre et un putter. Il m'a donné un million de balles de golf, fendues ou juste un peu sales.

J'ai pris l'autobus cent fois avec mon père le samedi soir, pour aller voir les Canadiens au Forum. Il connaissait même certains joueurs. On assistait à la pratique d'avant-match et il jasait avec Jean Béliveau. Ou avec Reggie Fleming, le dur des Black Hawks et des Bruins.

Mon père a toujours été mon ami. Mon chum de sport. Je me suis lancé la balle avec lui un million de fois dans la rue. Il me racontait ses exploits, lui, le meilleur receveur de l'histoire du baseball de Rosemont.

— Je ne me levais même pas pour couper le gars au deuxième. Je restais accroupi et mon bras canon faisait la job...

Toute la ligue le savait :

— N'essaye pas de voler contre Jean-Guy !

J'ai joué au golf avec lui jusqu'à ce qu'il ait 75 ans. Je ne l'ai jamais battu. Il a gardé sa meilleure carte de pointage de 71 à Rosemère. J'ai tiré au poignet avec lui toute ma vie, et j'ai commencé à avoir le dessus sur lui quand il a eu 70 ans. Il m'a donné des gants de balles, des bâtons de hockey, des patins, des chandails, des bâtons de golf, des leçons de ceci et de cela.

Bien sûr, quand je fus un ado sur le party, mauvais étudiant et incorrigible cancre, il s'est demandé ce que j'allais faire dans la vie. Il aurait bien voulu me voir aboutir avocat ou notaire. Puis, je me suis mis à écrire et il a cessé de s'en faire. Et la radio a commencé et mon avenir lui est apparu plus clair. Il ne s'est jamais privé de me répéter à quel point il était fier de moi. Mon père m'a toujours aimé, il m'a aimé de mille façons.

Du haut du paradis, là où il est depuis le 3 juillet 2011, il m'aime encore, je le sais.

MES AMIS, MES COLLÈGUES

La vie place des gens sur notre chemin. On s'attache à quelques-uns d'entre eux, d'autres ne font que passer. Certains nous éclairent, d'autres peuvent nous embrumer. Certains ne font que partie de notre décor.

Il est très important pour moi de laisser parler certaines de ces personnes sur le sujet qui nous unit tous. Ces gens sont des amis, des connaissances, des collègues, d'anciens collègues... mais nous bouffons tous dans la merveilleuse assiette du sport.

MARTIN LECLERC

J'ai croisé Martin quelques fois aux matches des Expos. Notre amitié, encore bien vivace, a commencé le jour du mariage d'Éric Gagné, où nous partagions la même table. C'était en 2002. Nous n'avons plus jamais regardé derrière.

Il est devenu comme un frère. Un jeune frère. Lui-même un athlète accompli, il est le meilleur journaliste de sport au pays. Éclairé, éclairant, brillant analyste, Martin n'a peur de rien, surtout pas de ses convictions et de ses opinions. Auteur de deux livres, *Game Over* et *Confessions sportives*, Martin a toujours été d'un calme olympien, en privé comme devant les caméras et les micros. Il est inébranlable.

Il l'a prouvé mille fois, entre autres quand il a fait face aux dirigeants de Québecor, lors du conflit mémorable entre les journalistes du *Journal de Montréal* et leurs patrons. Ses collègues ne voyaient pas qui, à part Martin, avait les couilles et le jugement nécessaires pour affronter la partie patronale. Il est allé « au bat » pour ses amis.

Aujourd'hui columniste pour Radio-Canada, il demeure toujours pertinent et brillant. Comme un marqueur naturel, il trouve toujours l'angle et décoche au bon moment. Ce qui n'a pas nui à l'affection que je lui porte, c'est qu'il est un lanceur gaucher. J'ai toujours eu une affection particulière pour les *south paws*.

J'aime Martin Leclerc. Je suis choyé qu'il soit mon ami.

Baseball junior, transactions... et pâté au saumon

La plupart des gens me connaissent à titre de columniste et d'analyste hockey, mais ignorent que je suis avant tout un gars de baseball. Le baseball est le plus beau sport au monde, et j'en suis devenu accro dès que mon père m'a acheté mon premier gant, à l'âge de 5 ans.

J'ai disputé tout mon baseball mineur à Saint-Louis-de-Terrebonne (une municipalité qui a été fusionnée à la ville de Terrebonne il y a maintenant quelques décennies). Et durant l'été 1983, ma vie a, en quelque sorte, changé quand la section sports du *Journal de Montréal* a publié ma photo, coiffée d'un titre à la fois interrogateur et flatteur: « Un futur espoir local ? »

J'avais 15 ans. Gaucher. Je lançais dans l'équipe midget AA de ma ville, et j'étais alors au beau milieu d'une incroyable séquence. Je venais successivement de signer un match sans point ni coup sûr et trois autres sorties au cours desquelles je n'avais permis qu'un seul coup sûr aux équipes adverses. On m'a plus tard raconté que cette parution dans le *Journal de Montréal* avait incité certaines équipes de la Ligue de baseball Montréal junior élite à suivre de près les activités de notre équipe.

L'année suivante, au lieu de disputer ma deuxième saison dans les rangs midget, je me suis retrouvé au sein de l'équipe junior A de Terrebonne. J'en étais bien fier. Le gérant, monsieur Paquette, m'avait vu jouer toute la saison précédente, et il était convaincu que j'allais pouvoir aider sa formation.

Dans ma tête, je venais d'atteindre le sommet. Dans mon imaginaire, le calibre de jeu du junior élite ne se situait pas très loin du niveau professionnel, et je n'allais sans doute jamais pouvoir accéder à la super Ligue Montréal junior.

Un soir de juin 1984, un coéquipier et moi avons décidé de nous rendre au parc Ahuntsic pour assister à notre premier match de la Ligue Montréal junior. Les Associés de Laval, qui affrontaient les Orioles d'Ahuntsic, se sont fait rincer par un score de 16 à 3. En rentrant à Terrebonne, mon coéquipier et moi étions d'accord pour conclure que le calibre de jeu du junior élite n'était probablement pas aussi inaccessible que nous l'avions cru au départ...

Ce même soir, quand je suis rentré à la maison, ma mère m'a accueilli avec une incroyable nouvelle. Elle avait tout noté sur un bout de papier:

— Il y a un monsieur Thibodeau, des Associés de Laval, qui vient d'appeler. Il veut que tu ailles pratiquer avec eux demain soir.

Je venais tout juste de les voir jouer. Ils étaient, de toute évidence, à la recherche de lanceurs. J'ai rappelé monsieur Thibodeau et je me suis rendu à leur entraînement au parc Montmorency. Après une séance au monticule d'exercice, le gérant des Associés de Laval, William Pawchuk, m'a offert de faire le saut avec son club.

Quand je lui ai annoncé que je quittais le junior A de Terrebonne, monsieur Paquette n'était pas très heureux. Mais en même temps, il ne voulait pas m'empêcher de graduer à un niveau supérieur. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, monsieur Paquette a donc décidé de me laisser partir, mais seulement après avoir négocié une « forte compensation » auprès des Associés de Laval. Il s'imaginait sans

doute que les équipes de la Ligue Montréal junior avaient de gros moyens...

La fameuse négociation a eu lieu dans la cour de mes parents. Nous étions assis autour de la table à pique-nique quand monsieur Paquette a finalement formulé sa demande au représentant des Associés :

— Qu'est-ce que vous allez nous donner en retour de la libération de Martin ?

Monsieur Thibodeau a froncé les sourcils.

— Nous n'avons pas de budget ! Je peux bien vous donner 100 \$ si vous voulez. Mais pas un sou de plus. Je n'ai pas d'argent pour ça.

Monsieur Paquette, qui arborait une grosse moustache, a eu un mouvement de recul. Puis il a protesté en arguant que ça n'avait aucun bon sens et que, même s'il m'aimait bien, il ne pouvait laisser filer un de ses lanceurs partants sans obtenir quelque chose en retour. Mais il n'y avait rien à faire. Monsieur Thibodeau ne bronchait pas.

— Écoutez, je n'ai pas d'argent. Pour régler l'affaire, je pourrais peut-être ajouter une douzaine de balles neuves, a-t-il fini par concéder.

Et c'est ainsi que j'ai été cédé aux Associés de Laval en retour de 100 \$ et d'une douzaine de balles ! Mes amis me taquinent encore avec cette histoire.

Cette transaction n'est pourtant pas la plus rocambolesque à laquelle j'ai assisté...

Finalement, le baseball junior élite se situait plus loin des rangs professionnels que je l'avais cru au départ. Mais le calibre de jeu et la compétition y étaient féroces. J'y ai passé cinq saisons extraordinaires aux côtés de coéquipiers talentueux et attachants.

On trouvait aussi dans cette ligue des personnages hauts en couleur, ou parfois carrément folkloriques. Notre cohorte de joueurs avait vu le jour entre le milieu des années 1960 et le début des années 1970, et la plupart des équipes étaient dirigées par des hommes de baseball nés dans les années 1940 et 1950. À défaut d'être de bons techniciens, certains avaient un sens du spectacle assez développé, et ils accordaient plus d'importance à leurs prises de bec avec les arbitres qu'à la mécanique de leurs lanceurs ou à la qualité des élans de leurs frappeurs.

Alors que Baseball Québec commençait à implanter des programmes de développement modernes (comme le réseau de développement midget AAA) et à former de jeunes entraîneurs qualifiés, certains gérants et directeurs généraux du baseball junior élite peinaient à suivre la cadence de la modernité. C'était le cas autant au baseball que dans la société.

En 1987, à ma dernière saison au niveau junior élite, j'ai été échangé aux Ducs de Longueuil, qui formaient sans doute l'équipe la plus talentueuse et la mieux dirigée au Québec. J'avais eu la chance de remporter la Petite Série mondiale avec Laval la saison précédente, et il était clair dans ma tête que le fait d'être échangé à Longueuil allait me permettre de savourer un deuxième championnat provincial.

Un imprévu est toutefois venu gâcher mon plan. Dans le dernier droit de la saison, alors que je complétais mon échauffement d'avant-match, quelqu'un est venu me dire que le gérant des Ducs, Sylvain Saindon, voulait me voir à son bureau.

Dès que j'ai ouvert la porte, j'ai su que quelque chose n'allait pas.

— On vient de t'échanger aux Indiens de Rosemont, m'a annoncé Saindon.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Je vais te dire la vérité, a-t-il ajouté, visiblement contrarié. Ce n'était pas toi qui étais censé partir. On avait échangé un autre lanceur, mais c'est sa mère qui assure notre commandite d'autobus. Et on ne peut pas se passer de notre commandite d'autobus...

Cinq ans après avoir été échangé contre 100 \$ et une douzaine de balles, voilà que je me faisais larguer par une équipe de premier plan parce que la direction voulait préserver la gratuité des dernières randonnées en autobus de la saison. Plus glamour que ça, tu meurs.

L'âme en peine, je suis retourné au vestiaire pour saluer mes coéquipiers. J'ai cédé mon équipement aux couleurs des Ducs (casquettes, manteau, souliers à crampons, etc.) au plus offrant et je suis allé rejoindre les Indiens de Rosemont.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, ce ne fut pas non plus la transaction la plus rocambolesque à laquelle j'ai assisté.

En fait, c'est probablement dans la Ligue de baseball Montréal junior élite qu'est survenu l'échange le plus inconcevable de tous les temps, tous sports et toutes ligues confondus. Juste avant que le baseball québécois entre dans la modernité.

Je vous jure que cette histoire est vraie. Seuls les noms ont été changés.

À cette époque, une équipe de la Ligue Montréal junior (que nous appellerons les Bombardiers) alignait deux joueurs anglophones, deux Noirs, qu'elle avait acquis la saison précédente par voie de transaction. L'un des deux s'appelait Gerard Stillman. C'était un voltigeur de centre extrêmement rapide qui occupait le premier rang de l'alignement offensif. Stillman était un excellent joueur, très apprécié de ses coéquipiers. L'autre s'appelait Lance Wesley. Un lanceur droitier très ordinaire qu'on

utilisait en longue relève, la plupart du temps quand l'équipe adverse détenait une avance assez confortable. En termes de baseball, Wesley passait la moppe et n'avait à peu près pas de valeur sur le « marché ».

Un beau jour, le gérant d'une autre équipe (que nous appellerons les Bozos) appelle le gérant des Bombardiers pour tenter de conclure un échange. Il est à la recherche d'un bon frappeur.

— Écoute, j'aimerais ça mettre la main sur ton Noir. Voyons, je ne me souviens jamais de son nom...

— Lance Wesley? répond le gérant des Bombardiers, qui n'a jamais même songé à échanger Gerard Stillman puisque ce dernier occupe un rôle primordial au sein de son alignement.

— C'est ça! répond le gérant des Bozos.

— Qu'est-ce que tu me donnes en retour? questionne le gérant des Bombardiers.

Abasourdi, il apprend alors que les Bozos sont prêts à leur céder un bon lanceur en retour de Lance Wesley, qu'ils n'utilisent à peu près jamais. La transaction est aussitôt conclue.

Deux jours plus tard, Lance Wesley se rapporte à sa nouvelle équipe. Durant l'exercice au bâton des Bozos, il se présente sur le terrain. Il croise son nouveau gérant et son assistant, qui sont en train de finaliser leur alignement.

— Wesley! Tu vas frapper au premier rang et tu vas jouer au champ centre, annonce le gérant.

Wesley, qui vient de poser les pieds sur le gazon du champ extérieur, revient immédiatement sur ses pas. Il est visiblement contrarié.

— *Man, I'm a pitcher!* rétorque-t-il.

Et en une fraction de seconde, les deux entraîneurs des Bozos se rendent compte de l'ampleur de leur bêtise.

— Ostie de calice! On s'est trompés de nègre! s'écrie l'un d'eux.

Encore aujourd'hui, près de 30 ans plus tard, j'ai peine à croire qu'une histoire comme celle-là ait pu se produire dans le Québec où j'ai grandi. En même temps, il s'agit d'une preuve irréfutable qu'à une certaine époque, il était effectivement possible de diriger une équipe de baseball junior en possédant le quotient intellectuel d'un pâté au saumon.

PROVENÇAL

J'ai travaillé quelques saisons, comme réviseur de textes, avec le groupe d'humour Les Appendices. Une joie. J'ai adoré ce passage de ma carrière. Les cinq gars du groupe (Jean-François Chagnon, Dominic Montplaisir,

Julien Corriveau, Dave Bélisle et Jean-François Provençal) sont des originaux; ils sont intelligents, créatifs et travailleurs.

Pour une raison dont seul le hasard a la réponse, je me suis lié d'amitié avec Provençal. Je pense que le secret de cette amitié a 9 pouces de circonférence et est cousue 216 fois d'un fil rouge reliant deux pièces de cuir identiques et demeure à ce jour le plus bel objet de l'univers: une balle de baseball.

C'est autour de cette balle que s'est tissée notre amitié. Deux cent seize coutures bien serrées.

Cooperstown

Salut, moi, c'est Jean-François Provençal, et je suis très curieux. La curiosité et le savoir sont mes affaires les plus préférées au monde. J'aime savoir plein de choses sur différents sujets, et quand je plonge dans un sujet, j'y plonge à 100 %, de façon obsessionnelle, je veux tout, tout, tout savoir, pour en devenir un expert. Les gens de mon entourage en sont conscients, et souvent ils disent :

« Bon, encore une nouvelle passion... »

Ils m'ont vu, au cours des années, être passionné par la WWE, la cuisson sur le BBQ, les animés japonais, la musique classique, les positions de yoga, les films de Bollywood, l'origine du jazz, le whiskey, les jeux de société, l'art contemporain...

Un jour, je suis assis sur mon divan à la maison, un mercredi dans la journée (c'est ça être humoriste, on ne travaille pas souvent). Je fixe ma télévision. Elle n'est pas allumée et je pense. Je pense à toute sortes de choses, je divague, je laisse aller mon imagination et mes angoisses (c'est ça être humoriste, on est un peu prisonnier de notre tête). Et puis là, boum ! Ça me frappe en plein visage.

Mon Dieu. Je ne connais aucun sport, je ne connais rien sur aucun sport.

Aucun.

Je serais capable de nommer quelques joueurs du Canadien, mais c'est juste parce qu'on est tellement bombardés d'information sur le hockey que ça devient un peu comme une chanson d'annonce de pharmacie: on la connaît par cœur, mais jamais on achèterait le disque. C'est rentré de force dans nos cerveaux.

Je décide qu'il est temps de m'initier aux sports. Je me dois de connaître au moins un sport, assez pour avoir une discussion soutenue avec un vrai amateur, sinon comment je pourrais me définir comme étant curieux, si je ne connais pas au moins quelques détails importants